

L'été des deux amours

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

Les Lockhart

- 1 – *Le dragon maudit*
- 2 – *Le bijou convoité*
- 3 – *Une histoire d'honneur*

Le club des débutantes

- 1 – *La chasse au duc*
- 2 – *La passion en héritage*
- 3 – *L'imposture*

Cedar Springs

- 1 – *L'été des deux amours*
- 2 – *L'été de l'espoir*

JULIA
LONDON

L'été
des deux amours

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Béatrice Pierre*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Déjà paru sous le titre
Cedar Springs 1 - L'été des deux amours

Titre original
SUMMER OF TWO WISHES

Éditeur original
Pocket Star Books, a division of Simon & Schuster, Inc.

© Dinah Dinwiddie, 2009

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2011

À la mémoire d'une paire de labradors jaunes qui ont enrichi ma vie au-delà de toute mesure durant de nombreuses années. Ils me manquent énormément. Je fais deux vœux : qu'ils soient dans un monde meilleur, et qu'on ne les oublie jamais.

Maude

15 janvier 1995 – 10 février 2008

Hugo

15 janvier 1995 – 11 janvier 2009

1

La première fois que deux officiers de l'armée des États-Unis vinrent trouver Macy, ce fut pour lui annoncer que son mari Finn était mort en Afghanistan.

Un attentat suicide, expliqua le plus grand des deux hommes. On n'avait retrouvé qu'une plaque d'identité à moitié brûlée.

De cette journée, Macy ne se rappelait plus grand-chose, sinon qu'elle était en train de sortir des provisions de la voiture lorsqu'ils étaient arrivés et que les yeux du plus grand des officiers avaient exactement la même couleur que la laitue iceberg qui avait roulé sur le sol lorsqu'elle avait lâché le sac.

De la visite d'un troisième officier, trois ans plus tard, ne lui resterait que ce souvenir : Milo, le labrador noir de Finn, courant entre les tables dressées sur la pelouse, s'arrêtant pour s'ébrouer et asperger les nappes blanches de l'eau boueuse de la rivière.

Tout le reste disparaîtrait dans le brouillard.

L'officier avait trouvé Macy dans la belle propriété de sa tante Laru, juste à la sortie de Cedar Springs, dans le Hill Country, à l'ouest d'Austin. Un domaine splendide – vingt hectares de collines couvertes de chênes, de cèdres et de cactus en fleur, sur les rives de la Pedernales.

Laru Friedenberg s'était mariée et avait divorcé trois fois avant d'avoir quarante-cinq ans. Ses mariages l'avaient laissée à la fois un peu blasée et un peu riche. Aussi, lorsqu'elle avait appris que Macy donnait un déjeuner, avait-elle insisté pour que ça se passe chez elle. Le déjeuner avait pour but de lever des fonds pour Opération survie, une association que Macy et une amie avaient fondée pour venir en aide aux familles de soldats tués ou gravement blessés.

— Je n'ai pas supporté Randy King pendant six ans pour profiter toute seule de cette vue, avait dit Laru avec un élégant mouvement de la tête pour rejeter en arrière ses cheveux blond vénitien. Organise ton déjeuner ici, Macy. Un beau décor et de l'alcool en abondance feront ouvrir les portefeuilles plus vite que le diable en habit blanc.

Ce mois de juin n'étant pas trop chaud, Macy avait décidé de recevoir dehors et avait installé trois grandes tables rondes sous les branches noueuses des chênes. Elle avait parsemé les nappes blanches de pétales de roses et avait utilisé la jolie porcelaine que Laru tenait de son deuxième mariage. Laru avait été priée de préparer sa célèbre sangria blanc et rouge, et le repas avait été commandé aux *Jumelles*, deux sœurs traiteurs qui se targuaient de ne cuisiner que pour les « palais délicats ».

Le temps était couvert, et une légère brise montait de la rivière.

— Que tu es jolie ! s'écria Laru en resserrant les bretelles de la robe bain de soleil de sa nièce. Et cette robe convient très bien pour l'occasion. Est-ce que Wyatt t'a vue dedans ?

— Pas encore, répondit Macy, qui mettait les boucles d'oreilles et le collier de perles que Wyatt lui avait offerts.

Il n'arrêtait pas de lui faire des cadeaux. Des perles. Un iPhone. Un bateau.

— Veille à ce qu'il ne te voie pas avant le déjeuner. Sinon, il va te l'arracher.

— Laru ! s'exclama Macy en riant.

— Quoi ? fit Laru d'un air innocent. Ce n'est un secret pour personne que cet homme te boufferait s'il le pouvait.

— Il n'est pas invité. C'est un déjeuner de dames. D'ailleurs, il est à San Antonio pour deux jours.

Satisfaite de son apparence, Macy sortit s'assurer que tout était prêt. Ernesto, l'homme à tout faire de Laru, balayait les dalles de la terrasse.

— Si tu vois un groupe de dames avec de grands chapeaux très chics, guide-les par là, s'il te plaît, dit-elle en montrant l'allée qui contournait la maison. *Gracias !*

Elle suivit le chemin qu'elle venait d'indiquer et approuva Laru : le décor était vraiment joli, et les tables impeccables. Elle en était encore à admirer son œuvre lorsque Milo passa en trombe.

— Hé là, doucement, marmonna Macy.

Milo n'était pas le genre de chien qui courait sans cesse. Il préférait rester tranquille, allongé à l'ombre. Lorsqu'il émergea d'entre les tables, elle remarqua qu'il tenait dans la gueule un jouet très sale. De sous une autre table, un beagle jaillit et le poursuivit.

— Hé ! cria Macy comme Milo courait vers la rivière. Milo, non !

Trop tard. Milo avait déjà plongé, tête la première. Il barbota une seconde et remonta sur la berge, nargua le beagle avec son jouet et se rua vers les tables, auprès desquelles il s'arrêta, histoire de s'ébrouer.

— Non ! cria de nouveau Macy.

Le beagle aboya, et Milo repartit.

— Macy Clark ?

Surprise par la voix masculine, Macy se retourna et se retrouva face à un officier en uniforme. Son cœur manqua un battement. Que faisait-il là ? Finn était mort. Mort depuis trois longues et misérables années.

Trois années durant lesquelles Macy s'était réveillée tous les matins en redécouvrant la perte irréparable de l'homme qui était son soleil et sa lune, en réalisant de nouveau que ce n'était pas un mauvais rêve, que Finn n'allait pas franchir la porte, le chapeau incliné sur l'œil, ses bras bronzés tendus vers elle, avec un sourire affamé comme s'il rêvait de la manger, nappée de sirop d'érable, pour son petit déjeuner.

— Je vous demande pardon, madame – commandant Dan Freeman, dit-il pour se présenter.

Les poches sous ses yeux le faisaient ressembler à un vieux chien tristounet.

— Veuillez m'excuser, mais il faut que je vous parle.

— À moi ? demanda Macy tandis que Milo et le beagle se ruaient entre elle et l'officier. C'est à propos de la collecte de fonds ?

— La collecte de fonds ?

— Pour Opération survie, dit-elle. L'association que mon amie Samantha et moi avons fondée – nous voulions juste aider les familles des soldats décédés, parce que l'assurance-décès ne leur suffit pas. Elle est très généreuse, bien sûr ! Mais il y a tout ce... tout ce bouleversement émotionnel pour lequel l'argent ne peut rien. Alors, nous avons créé Opération survie. Il n'y a pas de problème ? Sûrement, il n'y a pas de problème.

Que lui arrivait-il ? Elle n'avait pas besoin de la permission de l'armée, quand même ! Ça ne lui ressemblait pas de radoter ainsi, mais quelque chose dans l'attitude de cet officier, dans son regard vide, lui mettait les nerfs à vif.

— Vous n'avez jamais entendu parler de nous, n'est-ce pas ?

— Non, madame. Effectivement, dit-il.

Macy refoula un pressentiment très désagréable.

L'aboiement d'un chien et le bruit de pneus écrasant le gravier devant la maison s'insinuèrent dans sa conscience.

— Sale cabot ! cria une voix.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Macy. Que s'est-il passé ?

— Asseyez-vous, ce serait préférable, suggéra-t-il.

— Commandant... ce n'est pas le bon moment, mes invitées arrivent.

— Je suis désolé, cela ne peut pas attendre, dit-il. Asseyons-nous à l'une de ces tables.

— Comment m'avez-vous trouvée ? demanda-t-elle, ignorant la chaise qu'il désignait.

— Votre voisine m'a dit que vous étiez là et a eu la gentillesse de m'indiquer le chemin.

— Bon, fit-elle d'un ton résolu que démentait le flagellement perfide de ses jambes. Commandant, vous ne pouvez rien me dire de pire que ce que deux de vos collègues m'ont déjà dit, vous comprenez ? Alors, s'il vous plaît, allez-y.

— Oui, madame, fit le commandant Freeman.

Sans cesser de la fixer de ses yeux de bon chien un peu triste, il sortit une enveloppe de sa poche et la lui tendit.

Le cœur battant, Macy la regarda sans la prendre. Comment cette enveloppe pouvait-elle contenir quelque chose qui la concernait ? *Finn est mort ! Il est mort, il est mort !* L'officier se pencha, poussant l'enveloppe dans les mains de Macy. Elle la prit avec réticence. Ses mains tremblaient si fort qu'elle eut du mal à l'ouvrir ; l'enveloppe tomba sur le sol tandis qu'elle déplaçait la lettre.

— Madame, dit le commandant, le secrétaire à la Défense a le regret de vous informer que nous avons commis une grosse erreur en supposant que le sergent Finn Lockhart était mort au combat. Il a été retrouvé vivant le 18 juin, à...

Macy n'entendit pas le reste. Elle ne pouvait plus respirer, elle ne pouvait plus parler, et autour d'elle, tout s'était mis à tourner. La dernière chose qu'elle vit, ce fut le commandant qui se précipitait pour la rattraper.

2

Tout ce qui suivit se déroula dans un brouillard compact. De grands chapeaux colorés tressautaient autour d'elle, et des voix excitées se passaient la nouvelle – *le premier mari de Macy Clark est vivant !*

Macy se cramponnait à Laru. Elle avait du mal à croire que c'était réel. *Ils ont dit qu'il était mort.* L'armée lui avait envoyé deux officiers, dans leur voiture officielle, avec une nouvelle très officielle, et on lui avait versé une assurance-décès tout aussi officielle, comme pour la récompenser d'avoir offert en pâture à la guerre la vie de son jeune et beau mari. Et, tandis qu'ils lui annonçaient la mort de Finn, les chevaux de Finn paisaient dans le pré à côté duquel ils se tenaient, et Milo, le chien de Finn, reniflait leurs chaussures. Ils avaient dit qu'il était mort. C'était définitif ; il était mort, mort, mort, mort, mort.

Et, trois ans plus tard, un autre officier lui affirmait que Finn était vivant. *Vivant.* L'amour de sa vie, vivant ! Pas mort. Pas au paradis, comme l'avait assuré le pasteur. *Vivant !*

Mille questions se bousculaient dans son esprit. Où était-il à présent ? Quand pourrait-elle le voir ? Était-il blessé ? Pourquoi, s'il avait été retrouvé le 18, ne l'apprenait-elle qu'aujourd'hui, quatre jours plus tard ? Où avait-il passé ces trois années ? *Quand pourrait-elle*

le voir, quand pourrait-elle le voir, quand pourrait-elle le voir ?

C'était un rêve. Ce devait être un rêve. Comment cela pouvait-il être réel ? Après trois années de deuil, comment une chose pareille pouvait-elle être vraie ?

Quelqu'un lui fourra un verre de sangria dans la main. Macy le posa. Le commandant Freeman expliquait qu'ils avaient vérifié l'identité de Finn avant de la prévenir. Il raconta que Finn avait été retenu prisonnier par les talibans (un cri d'horreur collectif accueillit cette nouvelle) et qu'il s'était évadé. En ce moment, Finn était en route pour l'Allemagne, où il devait subir un examen médical approfondi et un débriefing tout aussi approfondi par les spécialistes du renseignement. Macy pourrait lui parler au téléphone dès qu'il serait en Allemagne.

— Mon Dieu, que va dire Wyatt Clark de tout cela ? demanda Mme Corley à la cantonade.

Macy avait été tellement absorbée par la nouvelle que Finn, *son* Finn, était vivant, ni mort ni parti, qu'elle avait momentanément oublié Wyatt.

— Est-ce que Finn sait ? demanda-t-elle au commandant Freeman. Est-ce qu'on l'a mis au courant de mon remariage ?

— En général, nous laissons ce genre d'affaire aux familles, mais, si vous désirez que l'armée s'en charge, nous avons du personnel formé...

— Non, s'empressa-t-elle de répondre. Non, non, je le lui dirai.

— Il y a cependant des choses sur lesquelles vous devrez vous renseigner, madame Clark, reprit le commandant Freeman. Des lois, une procédure juridique à respecter.

Des lois. Quelles lois ? Pourquoi aurait-elle besoin de lois ? Elle avait uniquement besoin de voir Finn. *Quand pourrait-elle le voir ?*

Il y avait des lois, lui répéta, peu après, sa mère, qui avait déjà pris le temps d'y jeter un œil.

C'était bien de sa mère de se ruer sur les problèmes. Jillian Harper était l'avocat-conseil le plus coriace du comté et, si vous l'ignoriez, elle ne tardait pas à vous le faire savoir. Elle s'était même montrée trop coriace au goût du père de Macy.

Jillian et Bobby s'étaient connus au lycée – Jillian faisait partie du club de théâtre et du comité des délégués de classe, et Bobby de l'équipe de basket. Lorsqu'elles avaient eu l'âge de les observer, Macy et sa sœur Emma s'étaient souvent demandé quelles qualités avaient bien pu se trouver Bobby et Jillian, car ils ne cessaient de se chamailler. Bobby était promoteur. Un métier qui avait ses bonnes et ses mauvaises années. Les mauvaises années, Jillian lui disait qu'elle avait vu venir les difficultés et lui expliquait comment il devait procéder désormais. Les bonnes années, Bobby estimait que l'argent était là pour être dépensé, et il ne voyait rien de mal à s'offrir une nouvelle voiture ou un voyage en famille en Espagne pour se récompenser de son labeur. Quant à économiser pour les études de ses enfants, il avait tout le temps d'y penser.

Il n'y avait jamais eu un instant de paix dans la maison des Harper. Macy avait douze ans et Emma dix lorsque leurs parents avaient divorcé. Après cela, Macy et Emma n'avaient plus vu leur père en dehors des anniversaires et des périodes de vacances précisées dans le jugement du divorce. Bobby semblait avoir des choses plus importantes à faire que de passer du temps avec elles. Leur mère leur disait qu'il était trop égoïste. Leur père leur disait qu'elle était trop dure.

Bobby s'était installé à Dallas quelques années auparavant, et Macy ne le voyait plus guère, sauf lorsqu'il venait à Cedar Springs pour voir des amis et sa famille. Même alors, leurs entrevues étaient brèves et superficielles. En général, il emmenait ses filles au restaurant

ou à une réception – là où il n'aurait pas à leur faire la conversation.

La mère de Macy n'avait pas eu grand mal à gérer seule la vie de ses deux filles.

À peine avait-elle appris que Finn était vivant qu'elle avait appelé une amie spécialisée dans les affaires familiales. Puis, craignant que Macy ne soit pas en état de conduire après un tel choc, elle était allée chez Laru.

— Tu dois comprendre ce que cela signifie, dit-elle tandis qu'elle ramenait sa fille chez elle.

— Maman, fit Macy en fermant les yeux, ne pourrait-on pas... ne pourrait-on pas juste se réjouir du fait que Finn est vivant ? C'est incroyable, non ? Après tout ce temps, il est vivant !

— Oui, c'est... surréaliste, admit Jillian. Mais, dès que Wyatt l'apprendra, il voudra savoir quels sont ses droits. Les choses sont très simples, Macy. Ton premier mariage n'ayant pas été dissous par la mort ou une action légale appropriée, le second est un mariage putatif. Pour parler concrètement, tu dois déposer une requête pour faire déclarer nul ton mariage actuel. Mais, si tu veux rester avec Wyatt, tu dois demander à divorcer de Finn. Lorsque ce divorce sera prononcé, ton mariage avec Wyatt sera automatiquement validé, à condition que vous viviez toujours maritalement et que vous vous présentiez comme mari et femme.

— *Quoi ?* s'écria Macy, prise d'un léger vertige.

Divorcer ? Annuler un mariage ?

— Il faut que tu fasses un choix. Tu dois décider avec qui tu veux rester mariée et agir en conséquence. Tu veux un conseil ?

Macy n'en voulait pas. Elle regardait par la fenêtre tout en tentant d'enregistrer le fait que Finn était vivant. Le commandant Freeman avait laissé à Laru le soin d'aller annoncer la nouvelle aux parents de Finn. En ce moment, Karen Lockhart devait être dans les pommes.

— Il faut que j'appelle Rick et Karen, dit Macy.

— Ne fais rien avant d'avoir sérieusement réfléchi, protesta Jillian. La première chose que Karen va te demander, c'est si tu te considères toujours comme mariée à Finn, tu le sais.

Finn. Son Finn, le plus grand amour de son cœur.

Elles quittèrent l'autoroute et suivirent une petite route qui les fit passer devant le *Dancing du Coq*. C'était l'un des plus vieux établissements de ce genre encore en activité au Texas, et il était bondé tous les jeudis, vendredis et samedis soir. Ces trois dernières années, Macy avait évité de suivre cette route. Son cœur s'emballa à la vue du bâtiment.

C'était là que Finn l'avait demandée en mariage.

Elle n'oublierait jamais ce soir-là. C'était la fin juin ; il faisait si chaud, si lourd que sa robe de coton bleu lui collait au corps. Elle portait des bottes de cow-boy rouges et un chapeau de cow-boy de la même couleur qui avaient provoqué les railleries de Finn.

— Il ne te manque plus qu'un petit chariot bâché rouge et un six coups, avait-il plaisanté.

Finn portait un jean usé, une chemise blanche et un chapeau noir neuf. Ce souvenir amena un sourire rêveur sur les lèvres de Macy.

La piste de danse n'était que partiellement couverte. De petites lanternes étaient suspendues aux branches des arbres qui entouraient l'espace dégagé. Finn et Macy étaient sortis danser dehors avec l'espoir qu'une brise les rafraîchirait. Celle-ci ne venant pas, Macy avait demandé à boire quelque chose de frais.

Ils s'apprêtaient à aller au bar lorsque l'orchestre avait entonné une valse lente.

— Encore une, avait dit Finn en la reprenant dans ses bras.

Et il l'avait entraînée langoureusement en fredonnant à son oreille.

— Tu sais que je t'aime, avait-il murmuré tout à coup.

— Mmm... je t'aime aussi, avait dit Macy en rejetant la tête en arrière tandis qu'il la faisait tourner.

— Macy..., avait repris Finn, la bouche pressée sur la gorge de Macy. Viens au ranch avec moi.

— Ce soir ?

— Ce soir, demain soir et tous les soirs. Viens au ranch et sois ma femme.

Macy avait relevé brusquement la tête, stupéfaite, effrayée à l'idée qu'il ne la taquina.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

Il lui avait décoché un de ses charmants sourires en coin.

— J'ai dit : épouse-moi, bébé.

Macy était restée sans voix. Elle ne s'y attendait pas. Ils sortaient ensemble depuis huit mois, mais jamais il n'avait exprimé l'envie de... sauf que c'était exactement ce qu'elle espérait, l'unique chose au monde qu'elle désirât par-dessus tout. Elle l'aimait tant !

Face à son silence, Finn, inquiet, s'était arrêté au milieu de la piste.

— Je n'ai peut-être pas les mots pour te faire une grande déclaration, avait-il dit, son sourire s'effaçant. Mais je t'aime. Je veux être avec toi maintenant et toujours. Et j'espère comme un fou que tu désires la même chose, Macy Harper...

Il avait reculé d'un pas et avait mis un genou à terre en plongeant la main dans sa poche.

— Veux-tu m'épouser ? avait-il demandé en brandissant une bague.

Macy ferma les yeux. *Il était vivant.* Le splendide cow-boy, si séduisant, si touchant, si gentil, qui l'avait demandée en mariage au milieu de la piste de danse était *vivant*. La joie emplit son cœur.

— Macy, tu as entendu ce que j'ai dit ? insista sa mère en lui décochant un coup de coude qui la ramena à l'instant présent.

— Oui ?

— Il faut qu'on réfléchisse au problème, à Wyatt.

Macy referma les yeux. *Wyatt. Ô mon Dieu, ce pauvre Wyatt.* Wyatt était son mari, son roc. Il était l'homme qui l'avait tirée du néant dans lequel elle dérivait depuis la mort de Finn. Wyatt l'avait ramenée à la vie, au soleil, à la joie de vivre. Elle l'aimait.

Elle aimait deux hommes. Elle aimait ses deux maris.

3

Macy avait toujours rêvé d'aller à Washington, D.C., mais lorsque, trois jours plus tard, elle traversa la ville en compagnie de sa mère, de sa sœur et des parents de Finn, c'est Emma qui dut lui rappeler de regarder par la fenêtre.

Elle ne cessait de penser à Finn, à ce qu'il avait dû endurer.

On les déposa à un hôtel, et le lendemain matin, on vint les chercher pour les emmener à la base d'Andrews.

La pièce dans laquelle on les installa avait la couleur du mastic – tout était beige : les murs, le sol, les rideaux qui entouraient les trois fenêtres donnant sur un parking. Macy se reprochait son apathie. Ce n'était pas comme cela qu'on devait vivre un événement aussi glorieux et aussi stupéfiant. À cette stupeur s'ajoutait une sensation effrayante d'asphyxie.

Je ne peux plus respirer. Je ne peux plus respirer.

On les fit s'asseoir dans des fauteuils en faux cuir autour d'une longue table bien cirée. Macy regarda les portraits accrochés au mur.

Le président était au milieu, flanqué d'officiers inconnus. Elle regarda ensuite la fenêtre, avec l'espoir que quelqu'un l'ouvrirait, mais personne ne semblait manquer d'air. Ils étaient tous trop excités, trop heureux, trop nerveux. Les parents de Finn, Rick et Karen Lockhart, étaient assis à droite de Macy. Karen

étreignait la croix en or qu'elle portait depuis que Finn s'était engagé dans l'armée. Ses petits mouvements fébriles faisaient bruire sa robe neuve. Macy baissa les yeux sur ses propres vêtements – une jupe imprimée, un chemisier et un cardigan assortis, cadeaux de Laru. Elle portait aussi un collier de minuscules perles de culture que Finn lui avait offert pour ses vingt-deux ans, la première année de leur mariage. À gauche de Macy étaient assises sa mère et Emma. Il y avait eu toute une discussion pour savoir qui accompagnerait Macy, et ils avaient décidé de concert que, vu les circonstances, moins ils seraient, mieux ce serait.

Jillian sourit en lui frottant l'épaule.

— Détends-toi.

Macy aurait préféré que ce soit Laru qui l'accompagne. Sa mère n'avait que de bonnes intentions, et Macy lui enviait sa façon d'affronter bravement tout événement imprévu, grave ou anodin. Elle ne quittait pas sa fille des yeux, comme si elle craignait de la voir s'effondrer.

C'était d'autant plus ennuyeux que Macy se sentait effectivement au bord de l'évanouissement.

Tiens bon.

Elle fit tourner son alliance autour de son doigt et agita nerveusement une jambe. Le commandant Freeman avait dit que Finn s'était comporté en véritable héros. Prisonnier des talibans, il avait réussi à rester trois longues années en vie avant de faire preuve d'une audace inouïe en s'évadant. Il revenait au pays aujourd'hui. Il lui revenait.

Inspire. Expire.

— Je n'arrête pas d'essayer d'imaginer ce par quoi il est passé, dit Karen.

Macy aussi.

— Je pense à mon bébé là-bas, avec ces gens épouvantables, terrorisé et... *tout seul.*

Elle secoua la tête et ferma les yeux.

— Je ne comprends pas comment ces foutus soldats ont pu autant merder, grommela le père de Finn.

Il était assis, ses longues jambes étirées devant lui, ses énormes bras nus croisés sur sa poitrine. Des années de travail dans son ranch avaient donné à sa peau l'aspect d'un vieux cuir tanné.

Les Lockhart étaient éleveurs dans le Hill Country depuis plus de cent ans. Il y avait trois domaines : le ranch de Finn, constitué des terres qu'il avait reçues de son grand-père et de celles qu'il avait rachetées à ses frères Luke et Brodie ; le domaine Lockhart, que Rick continuait à exploiter, et la propriété d'oncle Braden, la plus vaste des trois, à une heure de route des autres, au sud d'Austin.

— Ils étaient sûrs qu'il était mort, reprit Rick avec irritation. Se sont-ils seulement mis à sa recherche ?

Il émit un petit bruit de dégoût.

— Bon, j'imagine que cela n'a plus d'importance, maintenant, puisque mon garçon revient à la maison, acheva-t-il d'une voix émue.

On leur avait dit que le véhicule blindé dans lequel roulait Finn avait été touché par la bombe d'un terroriste. Le feu avait été si intense que la seule chose qu'on avait retrouvée était une plaque d'identité noircie. L'armée l'avait donnée à Macy. On pouvait tout juste lire « FINN R ». Pas même le nom de Lockhart.

Macy avait enterré la plaque. Qu'aurait-elle pu en faire d'autre ? La suspendre à son rétroviseur pour qu'elle lui rappelle constamment la mort brutale de son mari ?

— Tu as eu des nouvelles de Brodie ? demanda Jillian à Karen.

Le frère de Finn s'était envolé pour la base de Ramstein, en Allemagne, où Finn avait subi des examens médicaux et avait été interrogé par les services de renseignement. Macy avait parlé plusieurs fois avec Finn, mais leurs conversations avaient été brèves et

emplies d'incrédulité et de l'émerveillement d'entendre la voix de l'autre.

— Pas depuis hier, répondit Karen. Mais il a dit que Finn était en bonne santé et qu'il avait le moral.

— Bien sûr ! s'exclama Jillian. Il revient au pays !

— Je sais, dit Karen avec un sourire rayonnant. Je te le dis, je n'arrive pas à y croire. Mais, au fond de moi, j'ai toujours eu le sentiment qu'il était vivant. Je n'en parlais à personne de peur de passer pour une folle, mais j'avais ce *sentiment*, tu vois ce que je veux dire ? demanda-t-elle en pressant le poing sur son cœur. Merci, Jésus, acheva-t-elle, les yeux au ciel.

— Est-ce que Brodie a mis Finn au courant de... de tout ce qui s'est passé depuis son départ ? demanda la mère de Macy qui, pour une fois, ne trouvait pas ses mots.

— Non, dit Karen, dont le regard se glaça. Ils n'ont pas eu une minute pour parler seul à seul.

Son regard effleura Macy, avant de se poser sur la fenêtre. La conversation était close.

Respire. Inspire, expire.

La porte s'ouvrit. Ils se retournèrent tous d'un seul mouvement vers l'officier qui entra. C'était un jeune homme mince, très élégant dans son uniforme impeccable, bien coupé, bien repassé, la chemise parfaitement rentrée dans le pantalon. Une gravure de mode, avait pensé Macy lorsqu'il s'était présenté – entre-temps, elle avait oublié son nom.

— L'avion arrive, dit-il. Voulez-vous me suivre ?

Il est là ! Les paumes de Macy étaient moites, et elle eut de nouveau l'horrible sensation de ne pouvoir ouvrir ses poumons.

— Je vous le dis, je suis si excitée que je ne sais pas si mes vieilles jambes pourront me soutenir, dit Karen avec un petit rire nerveux.

Macy aussi avait l'impression d'avoir les jambes en caoutchouc. Emma la prit par le coude et l'aïda à se lever, puis lui lissa sa jupe neuve.

— Tu es jolie, Macy, murmura-t-elle. Vraiment jolie. Quand il va te voir, il en mourra... Enfin, tu vois ce que je veux dire.

Macy fit oui de la tête. Elle se demandait à quoi ressemblerait Finn. Elle avait vu une photo de lui, prise peu après que les forces de la coalition l'avaient retrouvé. Ses cheveux étaient longs et bouclés, et une barbe touffue lui couvrait la moitié de la figure. Une autre photo avait été prise sur son lit d'hôpital, en Allemagne. Sur celle-ci, il souriait, ses cheveux avaient été bien coupés, et sa barbe avait disparu. Son visage était plus brun que lors de son départ, comme s'il revenait de longues vacances au soleil. Mais une cicatrice qui partait de sous l'œil, remontait en biais sur la tempe et s'enfonçait dans les cheveux rappelait qu'il n'était pas le même homme que quand il était parti.

— Rick, tu vas devoir m'aider, dit Karen, haletante. Mon cœur s'emballe.

Ils sortirent à la queue leu leu sur le tarmac jusqu'à un espace entouré d'un cordon de sécurité. Une demi-douzaine de messieurs, officiers et civils, se tenaient là, la poitrine bardée de rubans et de médailles. Chacun sourit à Macy en lui serrant la main.

— C'est une belle journée, dit l'un d'eux.

— Nous sommes honorés d'avoir pu vous apporter d'aussi bonnes nouvelles, dit un autre.

Ils ne semblaient pas se rendre compte qu'ils avaient saccagé sa vie en lui balançant d'affreuses nouvelles trois ans auparavant.

Un point apparut dans le ciel, et la gravure de mode leva les mains.

— S'il vous plaît, messieurs, laissons l'épouse et les parents du sergent Lockhart se mettre au premier rang.

Un autre souvenir vint assaillir Macy : le jour où ils avaient enterré une boîte contenant la plaque d'identité de Finn, sa selle préférée, la tuile marquée de l'empreinte du chien qui, durant seize ans, avait été

son fidèle compagnon, et sa casquette de base-ball de l'équipe des Longhorn, quelqu'un avait dit la même chose – « Laissons l'épouse et les parents se mettre au premier rang » –, comme s'ils étaient des pièces d'un jeu d'échecs qu'on devait disposer selon la règle.

Karen fut la première à se camper derrière l'épaisse corde rouge. Rick mit un bras autour des épaules de Macy pour l'attirer près d'eux. Quelqu'un pointa le doigt sur l'avion qui descendait lentement.

Respire. Respire.

Il fallut une éternité, sembla-t-il, à l'appareil pour qu'il atterrisse, roule jusqu'au bout de la piste, effectue un lent demi-tour et revienne s'immobiliser devant eux. Et une autre éternité s'écoula avant qu'une passerelle soit installée devant la porte et que celle-ci s'ouvre. Une éternité durant laquelle le souffle de Macy ne sortit que par à-coups douloureux. C'était réel. Cela se produisait réellement. Finn revenait.

Deux soldats sortirent, suivis de Brodie. Macy retenait son souffle, l'estomac noué et les poings tellement serrés que les ongles lui rentraient dans la chair. Une autre éternité figea l'événement, le deuxième moment le plus long de sa vie, et Finn apparut, inclinant la tête pour franchir la porte. Il s'arrêta sur le sommet de la passerelle et regarda directement vers elle.

C'était Finn. C'était réellement, vraiment, Finn. Il avait l'air plus mince, plus musclé aussi que lors de son départ. Il portait l'uniforme de l'armée américaine, veste bleu foncé et pantalon bleu clair. Malgré la casquette, Macy reconnut le menton ferme, le regard en coin un peu ironique, et le demi-sourire si cher à son cœur.

Macy entendit Karen fondre en larmes et perçut le grondement qui souleva la poitrine de Rick. Quelque chose de primitif s'éveilla en elle, étouffant le peu d'air qu'avaient gardé ses poumons depuis que la nouvelle de la survie de Finn lui avait coupé le souffle. Elle ne s'aperçut qu'elle s'était glissée sous le cordon rouge que

lorsque la gravure de mode lui cria d'attendre. Mais rien n'aurait pu l'empêcher de rejoindre Finn tout de suite. Elle courait, sa jupe voletant autour de ses genoux.

Finn s'élançait, lui aussi, bousculant Brodie et dévalant la passerelle jusqu'au tarmac. Il ne jeta pas un regard aux quelques huiles qui s'étaient rassemblées au pied des marches pour l'accueillir, ni aux dignitaires qui l'attendaient derrière le cordon rouge. Il ne regardait que Macy.

Il ouvrit les bras et elle bondit, enfouissant le visage dans son cou.

— Finn ! Finn, Finn, tu m'as tant manqué ! Ô mon Dieu, je t'aime, je t'aime tant, tu m'as tellement manqué !

— Mon Dieu, Macy, souffla-il en la berçant. Je pensais que je ne te reverrais jamais. C'est merveilleux de te serrer dans mes bras. Je n'ai pas cessé de penser à toi ; tu es la seule chose qui m'ait permis de tenir, bébé. Je ne te lâcherai plus, je ne te quitterai plus jamais.

Les larmes que Macy avait contenues ces derniers jours ruisselèrent sur ses joues.

— Ils m'ont dit que tu étais mort ! Ils disaient que tu étais mort, Finn. On te croyait mort !

— Je sais, je sais, dit-il pour l'apaiser. Mais je ne suis pas mort, Macy. Je suis bien vivant et de retour à la maison, exactement comme je te l'avais promis !

Elle se cramponnait à lui, savourant la sensation de son corps contre le sien, le réconfort de ses bras autour d'elle. Combien de nuits était-elle restée éveillée, hantée par le désir lancinant de sentir cela encore une fois ?

— Ne pleure pas, bébé, dit-il. Tout va bien, maintenant. Nous allons reprendre la vie là où nous l'avons laissée.

Ce qui la fit pleurer de plus belle.

4

Lorsqu'un soldat est retenu prisonnier par les forces ennemies durant presque trois ans, il pense beaucoup à la mort. Au début, pendant ces journées affreusement longues et emplies de doute, il pense : *Je ne peux pas mourir comme ça*. Il pense à sa femme et à sa famille, au désespoir dans lequel la nouvelle de sa disparition a dû les jeter. Il pense à ses camarades qui sont à sa recherche. Il pense à son avenir anéanti, aux choses qu'il aurait voulu faire, aux enfants qu'il n'a pas eus, et il se dit : *Je ne peux pas mourir comme ça. Je ne peux pas mourir comme ça*.

Il se souvient de son entraînement – survivre, résister, s'évader. Il utilise tous les moyens possibles pour évaluer la situation, rester calme, ne rien céder, quoi qu'il lui en coûte.

Mais, lorsque ce soldat réalise que personne ne le recherche, il comprend qu'on le croit décédé et il prie pour demander la mort. *Je vous en supplie, mon Dieu, laissez-moi mourir*. Il peut même aller jusqu'à refuser de manger dans l'espoir de mourir plus vite, mais il ne tarde pas à découvrir que la faim est un fauve auquel il est difficile de résister. Et, finalement, il mange.

Cette étape franchie, le soldat en vient à supposer qu'il doit vivre, que Dieu a une raison pour lui imposer cette épreuve. Sinon, pourquoi serait-il encore vivant ?

Pourquoi l'ennemi le garderait-il prisonnier des jours et des jours, le faisant déménager d'un taudis à un autre, s'il n'y avait pas une explication qui lui sera révélée un jour à condition qu'il tienne bon ?

Il mange ; il s'efforce de reprendre des forces quand et où cela lui est possible. Il guette une occasion de s'évader.

Un fil ténu le relie à sa vie passée, à l'homme qu'il a été. C'est le souvenir de sa femme, son seul et unique amour, grâce auquel il garde le désir de vivre. Il l'évoque souvent, se la représente dans telle ou telle tenue qu'il lui connaît ; il revoit son sourire, son regard tendre, le balancement soyeux de ses cheveux sur ses épaules. Il essaie de deviner ce qu'elle fait, l'imagine agitant les doigts comme elle le fait inconsciemment lorsqu'elle réfléchit. Il pense aux moments d'intimité, à sa peau douce et parfumée, au contact de son corps lorsqu'elle replie les jambes autour de lui et lui griffe le dos de plaisir.

Il rêve d'elle durant des jours et des nuits interminables, enchaîné comme un chien, allongé ou accroupi sur le sol en terre battue, frissonnant dans le froid aigre ou transpirant dans une chaleur torride. Il y a des moments, où, allongé sur sa natte, les yeux fixés sur une fenêtre morne au-delà de laquelle s'étend un ciel encore plus morne, il imagine toucher les cheveux de son épouse et a l'impression de les sentir glisser entre ses doigts.

Et il pense : *Je ne peux pas mourir comme ça.*

Les retrouvailles familiales étaient déjà finies et, cloîtré dans une petite pièce, Finn attendait de rencontrer les journalistes. Il se fichait éperdument de la presse, des huiles de l'armée et de l'administration, de tout ce qui n'était pas Macy. Elle était assise à côté de lui, sa main dans la sienne, sa chaleur transperçant le brouillard qui l'entourait. Finn n'avait qu'un seul

désir : faire l'amour avec elle, tout de suite, la retrouver complètement.

L'armée avait tenté de préparer Finn à son retour, mais rien n'aurait pu le blinder contre les émotions qui bouillonnaient en lui comme un bol de mauvais *shorwa*, la soupe afghane traditionnelle. Il était content de voir son père et sa mère, bien sûr qu'il l'était, mais leurs regards insistants le mettaient mal à l'aise. On eût dit qu'ils craignaient de le voir disparaître de nouveau s'ils s'autorisaient à détourner les yeux. Et sa mère ne cessait de pleurer.

Finn avait besoin d'un peu d'air et d'espace pour décompresser. Il avait besoin d'être seul avec Macy, juste une heure ou deux, le temps de retrouver ses repères. Il avait besoin d'enfouir son visage dans ses cheveux et de sentir son corps contre le sien.

Jusqu'à présent, les officiels s'étaient contentés de faire parader Finn devant la presse, à qui ce dernier avait fourni les réponses prescrites. *Je suis très heureux d'être revenu au pays. Mon premier repas sera un steak. J'ai eu la chance de pouvoir m'évader et de retrouver les forces de la coalition.*

À présent, il attendait dans cette pièce, entouré de gens qui riaient, souriaient, parlaient de la maison, de personnes dont il ne se souvenait pas, d'une ville qui semblait se trouver sur une autre planète. Et, quand il s'enquêrait de son ranch et de ses chevaux, personne ne lui répondait. En revanche, tous voulaient qu'il leur parle de ce qu'il avait vécu en Afghanistan.

Finn n'en avait aucune envie. Il avait passé trois ans en enfer et il s'en était évadé. Maintenant qu'il était libre, qu'on lui fiche la paix avec l'Afghanistan !

Il donna cependant à sa famille un bref résumé de ce qui lui était arrivé. De l'attentat, il ne savait que ce qu'on lui en avait dit, car il se revoyait seulement roulant dans un véhicule blindé, chahutant avec Danny Ortega et chantant une chanson country stupide. Il se rappelait

s'être réveillé dans une sorte d'hôpital de campagne, nu sous un drap sale, ses blessures soignées. Danny était mort – on n'avait pas eu à le lui dire car personne, pas même lui, n'aurait dû survivre à l'explosion.

Il avait passé plusieurs heures – plusieurs journées, peut-être – dans cette salle d'hôpital, interrogé sans relâche par un homme dont l'anglais restait incompréhensible, avant d'être emmené dans un taudis ignoble et, pour ce qu'il en savait, laissé là pour mourir.

Il y avait plus, bien plus, à raconter, évidemment, mais pourquoi en parler, alors qu'il était de retour au pays ?

— Je parie que tu as envie de manger de la bonne nourriture de chez nous, pas vrai, fiston ? dit son père, dont les yeux étaient embués.

Ce fut le seul commentaire que Rick Lockhart fit au récit de Finn, mais ça, c'était son père. Il n'avait pas changé d'un poil depuis la dernière fois que Finn l'avait vu. Ce n'était pas un homme à montrer ses émotions, un trait de caractère qu'il avait transmis à Finn et à ses frères, Brodie et Luke.

— Je vais te donner le plus gros, le plus juteux steak possible. Qu'est-ce que tu en penses ?

Finn, lui, se disait qu'il y avait eu un moment où il avait cessé de songer à la nourriture pour ne plus penser qu'à la liberté. Franchement, il aurait mangé de la terre, si cela avait été de la terre d'Amérique.

— Ça serait super, papa, répondit-il. Comment vont les chevaux ?

Son père hésita.

— Ça va, ça va, dit-il avec un haussement d'épaules.

— Combien de veaux avons-nous eus cette année ? Cette fois, son père lui jeta un regard vide.

— J'ai pas compté. Pas beaucoup. On a eu une sacrée sécheresse qui s'est pas arrêtée avant l'automne, et j'ai dû vendre une vingtaine de têtes... Brodie m'a dit qu'il ne te restait que quelques cicatrices de l'attentat.

— Oui, quelques-unes.

Finn devinait que l'armée avait servi à sa famille la même rengaine qu'à lui au sujet du stress post-traumatique. Brodie évitait de parler de la maison, et la brochure sur les troubles dus au stress post-traumatique dépassait de son sac. « Allez-y doucement, ne dites rien qui puisse le bouleverser », avait-on probablement recommandé à son frère. Voilà pourquoi les siens prenaient des gants avec lui – ils avaient peur de dire ou de faire quelque chose qui pourrait le perturber.

Ils se trompaient complètement – il était trop heureux d'être libre pour péter les plombs. Il ne souffrait de rien, sinon du besoin avide d'être avec sa femme. Rien ne pouvait gâcher son bonheur.

Sauf peut-être le téléphone portable de Macy.

Il bourdonnait toutes les cinq minutes. Elle jetait un coup d'œil au numéro et le remettait dans son sac, avant d'afficher un sourire si heureux, si reconnaissant, qu'il se sentait redevenir chaque fois un peu plus humain. Elle n'avait répondu au téléphone qu'une fois, pendant qu'ils attendaient les journalistes. Elle avait lâché sa main – elle avait glissé ses doigts hors des siens, en fait – et était sortie dans le couloir. Lorsqu'elle était revenue, elle lui avait souri et avait repris sa main en disant :

— Tout le monde à Cedar Springs a hâte de savoir quand tu arrives.

Au moment où Finn pensait qu'il n'en pouvait plus d'attendre et où il songeait vaguement à balancer une chaise dans la fenêtre, le major Sanderson, l'officier qui veillait sur lui depuis l'Allemagne, surgit dans la pièce.

— Tout va bien, le bus arrive. Nous partirons dans une demi-heure, leur annonça-t-il sans autre formalité, comme s'il accompagnait un voyage organisé.

Il distribua à chacun une feuille de papier.

— Lisez ça, s'il vous plaît, et faites-moi savoir si vous avez des questions.

Il ressortit aussitôt.

Finn jeta un coup d'œil à la feuille : *Le retour : comment faire face aux médias.*

Macy lui serra doucement la main, et Finn lui sourit. Dieu, qu'elle était jolie ! Une jolie fille du Texas. Du genre à ne pas avoir peur de la vie. Beaucoup plus jolie que dans son souvenir, en fait, avec ses grands yeux bleus comme le ciel d'été et ses cheveux couleur de miel liquide. Seigneur ! comme il avait envie de la toucher, de l'embrasser, de la sentir sous lui !

La porte se rouvrit brutalement et Sanderson rentra, muni cette fois d'une écritoire à pince.

— J'aimerais que chacun examine le papier que je lui ai donné. Lisons-le ensemble, si vous voulez bien.

Les mots du major parurent s'égarer dans un long tunnel, loin de Finn. Il était seulement conscient de la présence de Macy à côté de lui, de sa main dans la sienne, de son corps tendu. Devait-il se féliciter de connaître son corps aussi bien que le sien, ou bien s'effrayer de la sentir aussi tendue ?

— Des questions ? demanda Sanderson.

— Oui, dit Rick. Quand est-ce que nous pourrons nourrir ce garçon ?

Tout le monde éclata de rire, sauf Finn.

— Le sergent Lockhart a une série d'interviews à faire demain. Vous en trouverez la liste au bas de la feuille. J'aimerais vous rappeler que ces entretiens doivent être aussi positifs que possible.

— Une série d'interviews ? demanda Macy, troublée.

— Oui. Nous commencerons par *Good Morning America*, puis enchaînerons avec le *Today Show*. Après cela, nous aurons *Nightline*, et ensuite *Dateline*. Nous devons satisfaire un maximum de chaînes. On m'a parlé d'une interview avec Larry King, sur CNN, mais les détails n'ont pas été fixés.

Finn blêmit. Et sa vie, sa vraie vie ? Son ranch, ses chevaux, ses chiens ? Quand pourrait-il retrouver cette vie-là ?

— Attendez, fit Macy en levant une main fine, au poignet de laquelle scintillait un bracelet orné de diamants. Vous avez dit qu'il rentrerait à la maison après la conférence de presse.

— Nous avons encore quelques obligations vis-à-vis des journalistes. Nos supérieurs tiennent à ce que nous soyons très accueillants avec les médias. Je sais que vous avez hâte de ramener le sergent Lockhart à la maison, mais nous devons passer encore un jour ou deux ici. Croyez-moi, si vous acceptez de parler aux journalistes ici, à Washington, vous serez moins harcelés une fois chez vous. Bon, tout le monde est prêt ? Le bus est dehors, si vous voulez bien suivre le caporal James, dit-il en désignant un soldat qui se tenait derrière son épaule droite.

— Nous tous ? demanda Jillian en regardant Macy. Finn aussi ?

— Oui, le sergent Lockhart aussi.

Pour Finn, c'était la meilleure nouvelle de la journée. Il se leva. Sa mère se leva aussi et passa un bras sous le sien, l'écartant de Macy. Il jeta un coup d'œil à sa femme et vit son regard anxieux. Il se demanda s'il expérimentait là ce que la psy lui avait annoncé en Allemagne, à savoir qu'au début, certaines choses lui paraîtraient bizarres. C'était comme si quelque chose n'allait pas, sonnait faux. Mais cette impression était peut-être due à sa fatigue. Il y avait eu ce long voyage en avion, et ces interviews interminables. Il voulait seulement voir cette journée s'achever, partir d'ici et essayer de rattraper avec Macy un peu du temps dont ils avaient été privés.

Dans le bus, Emma sortit une bouteille de champagne et des verres en plastique. Un mois plus tôt, se rappela Finn, il aurait tué pour une gorgée de champagne.

Maintenant, il n'en avait plus envie. Il sourit et trempa ses lèvres dans son verre. Macy, remarqua-t-il, étreignait le sien. Elle souriait et riait avec tout le monde, mais, décidément, son regard était étrange.

À l'hôtel, ils restèrent tous gauchement quelques minutes dans le salon jusqu'à ce que Brodie annonce qu'il allait leur réserver une table quelque part. Le caporal James offrit son aide, et tous deux allèrent conférer avec le concierge. Les autres dévoraient Finn des yeux, l'air d'attendre Dieu sait quoi, jusqu'à ce que Macy mette sa main dans la sienne.

— Bon... si vous voulez bien nous excuser, Finn et moi avons pas mal de temps perdu à rattraper.

La mère de Finn pinça les lèvres.

— Viens, Finn, dit Macy avec un grand sourire, tout en tirant sur sa main. Allons-y.

— À plus tard, dit Finn en décochant un clin d'œil aux autres.

C'était le moment qu'il avait tant attendu.

L'ascenseur les mena au quinzième étage. Courant presque, Macy entraîna Finn jusqu'à la chambre 1513. Il tint la porte ouverte pour qu'elle entre la première, puis verrouilla derrière eux. Là, il appuya la paume de sa main sur la joue de Macy.

— J'aurais juré que tu ne pouvais pas être plus jolie que dans mon souvenir, mais je me trompais.

Les cils de Macy battirent.

— Mon Dieu, Finn...

Elle plaqua les mains sur ses épaules, les fit glisser sur ses bras, palpa son torse, son regard suivant ses gestes.

Chaque caresse ramenait un peu plus Finn à la vie. C'était pour cela qu'il avait tenu bon.

— Écoute, dit-il en plongeant les doigts dans ses cheveux, il y a tant à dire, et je ne sais pas par où commencer... Ce doit être aussi irréal pour toi que pour moi, et je suis sûr qu'ils t'ont fait le même discours

qu'à moi, comme quoi on ne sait pas à quoi s'attendre. C'est vrai, je ne sais pas, bébé. Je sais seulement que je suis de retour et que tu m'as manqué à un point que je ne peux même pas décrire. Je suis resté absent beaucoup plus longtemps que je ne l'avais prévu, mais je suis toujours le même vieux Finn, qui t'aime plus que tout au monde.

Levant vers lui ses grands yeux bleus, elle glissa les bras autour de sa taille et posa la joue contre sa poitrine.

— Je n'arrive toujours pas à croire que tu es là.

Seigneur, qu'elle se sentait bien ainsi, à la place qui lui était destinée depuis toujours. Il caressa son visage et glissa une mèche rebelle derrière son oreille. Pendant longtemps, il s'était réveillé le matin en croyant que c'était son dernier jour. Mais une femme en burqa entra alors avec la galette de son petit déjeuner, et il se disait qu'ils n'auraient pas nourri un homme qu'ils avaient décidé d'abattre, et une nouvelle journée d'attente commençait.

Lorsqu'il pensait à toutes ces journées, il était assourdi de s'en être sorti. Il y était arrivé. Il était à la maison. Il avait survécu.

— Mais pourquoi ne t'ont-ils pas trouvé ? gémit Macy. Pourquoi m'ont-ils fait croire que tu étais mort ?

— Je ne suis pas mort, lui assura-t-il. Je veux te montrer à quel point je suis vivant. Dieu, comme j'ai rêvé de ce moment ! J'ai rêvé de toucher ta peau. De te goûter.

Il plaqua sa bouche sur le cou de Macy.

— De te faire l'amour, murmura-t-il contre sa peau.

Macy soupira et pencha la tête de côté.

Sans cesser de la picorer, il déboutonna sa veste et s'en débarrassa d'un haussement d'épaules, puis prit la main de Macy et la pressa sur son cœur, exactement comme autrefois, lorsqu'il se glissait dans le lit alors qu'elle dormait, qu'il prenait sa main et la mettait sur

son propre cœur. « *Finn ?* » disait-elle avant d'ouvrir les yeux et de lui sourire.

— Tu sens comme il bat ? demanda-t-il. Je suis là, Macy. Je suis vraiment là.

— Merci, mon Dieu, murmura-t-elle en se hissant sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

Elle était exactement telle que Finn se la rappelait – le goût de sa bouche, la texture de ses lèvres, son corps doux et élancé contre le sien. Il l'étreignit et l'embrassa comme lors de leur premier baiser, profondément et longuement.

Sentant son corps s'allumer comme une bombe incendiaire, il fit brusquement pivoter Macy, l'accula contre le mur et plaqua de nouveau sa bouche sur son cou. Grisé par son parfum, il déplaça ses lèvres jusqu'au creux de sa gorge et prit un sein dans la main. Retrouver sa forme et son poids familiers le bouleversa.

— Seigneur, Finn..., fit Macy d'une voix tremblante, en plongeant les doigts dans ses cheveux. Il y a tant de... tant de choses que je voudrais te dire, mais je...

— Plus tard, murmura-t-il contre la peau de son épaule.

Il savait que quelque chose n'allait pas – quelque chose qui concernait probablement le ranch et dont personne ne voulait lui parler. Avant de s'engager dans l'armée, il rentrait tout juste dans ses fonds. Macy ne devait pas savoir comment lui annoncer le montant des dettes.

Ses réflexions s'arrêtèrent là. Glissant un bras autour de sa taille, il la souleva et la serra contre lui. Elle jeta les bras autour de son cou et l'embrassa tandis qu'il se tournait vers le lit. Les mains de Macy descendirent sur ses épaules et, rejetant la tête en arrière, elle darda sur lui les yeux qu'il avait visualisés jour après jour pendant trois ans. Ils brillaient de larmes.

— Écoute...

Elle se mordit la lèvre et reprit :

— Finn, je... je...

— Macy, cela n'a pas d'importance, dit-il en la laissant glisser debout contre lui, sur le sol. Nous pourrions parler de ça plus tard. Ce n'est pas grave.

Pour l'instant, il avait seulement besoin d'elle. Pas de parler, ni de réfléchir.

— Comment... je veux dire, comment es-tu au courant ? demanda-t-elle, troublée.

— Je sais qu'il peut arriver un tas de trucs en trois ans. Quoi que ce soit, ça m'est égal. Ce qui est important, c'est que nous nous soyons retrouvés.

Son regard la parcourut de haut en bas, puis, inspirant profondément, il lui ôta son cardigan.

— Nous recommencerons tout à zéro, promit-il.

Elle frémit et parut avoir du mal à respirer.

— Macy...

Finn la reprit dans ses bras, embrassa ses yeux, l'arête de son nez, sa bouche.

— Dis-moi que nous pouvons tout recommencer à zéro, murmura-t-il. J'ai besoin de te l'entendre dire. Dis-moi que nous pouvons revenir en arrière...

Avec un sanglot, Macy jeta les bras autour de son cou. L'émotion et le désir envahirent Finn. Il la souleva de nouveau et la déposa sur le lit. Il s'allongea au-dessus d'elle et appliqua sa paume sur le visage de la jeune femme, les doigts en éventail sur sa mâchoire et son cou.

— Bébé, je t'aime tant..., dit-il d'une voix qui se brisait.

Lorsqu'il l'embrassa de nouveau, il sentit son corps se cambrier vers le sien. Le désir le submergeait. Il s'efforçait de le contenir, mais il ne pouvait pas étreindre Macy et ne pas vouloir être en elle. C'était un besoin vorace, aussi ardent que la faim qu'il avait éprouvée ces trois dernières années. Macy avait toujours eu le pouvoir de l'embraser, et il voulait retrouver leur intimité,

s'assurer qu'il était vraiment de retour à la maison, avec la personne qui comptait le plus au monde pour lui.

Sa main effleura le genou de Macy et se glissa sous le tissu soyeux de sa jupe jusqu'à la peau lisse et chaude de sa cuisse nue. Approfondissant leur baiser, il remonta encore la main.

Macy poussa un gémissement. La main de Finn poursuivit sa quête. Lorsqu'il sentit qu'elle était prête, son désir devint incontrôlable. Il se redressa et s'affaira fébrilement sur son pantalon tout en regardant sa femme, sa splendide épouse, et les années s'envolèrent. Le souvenir d'une nuit d'été lui revint. Elle avait un peu trop bu et, d'humeur folâtre, elle gisait sur leur lit, complètement nue, une main recouvrant nonchalamment un sein. Cette nuit-là, elle l'avait regardé avec tant d'amour que Finn avait eu l'impression d'être capable de soulever une montagne ou deux.

Elle le regardait de la même façon aujourd'hui, mais il y avait des larmes dans ses yeux. Elle lui prit le poignet avant qu'il ait pu se libérer complètement.

— Je ne peux pas, murmura-t-elle.

Finn resta immobile une seconde. Puis il glissa sa main dans celle de Macy, entrelaçant leurs doigts. Il sentait son cœur battre follement, le sang se ruer dans ses veines.

— Qu'y a-t-il, Macy ? demanda-t-il, le souffle court. C'est le ranch ? Ne t'inquiète pas. Quoi qu'il soit arrivé, j'ai survécu à bien pire.

— Ce n'est pas le ranch. C'est à cause de l'erreur...

Elle ferma les yeux.

Finn toucha l'alliance de Macy. Elle glissait autour de son doigt. Il l'embrassa sur la joue, lui mordilla l'oreille.

— Quel est le problème, bébé ? Ce sont les chevaux ? Tu les as vendus ? s'obligea-t-il à demander.

Un champion de *cutting*, discipline de rodéo, valait dix mille dollars. Au moins. Il l'embrassa dans le cou.

— Ils m'ont dit que tu étais mort.